

par PIERRE GRÉMION *

Revue et maisons d'édition dans la guerre froide

POUR CES QUELQUES APERÇUS sur les revues et l'édition à Paris dans la Guerre froide, je partirai du Congrès pour la liberté de la culture en élargissant par cercles successifs les lieux et les milieux qui s'y rattachent ou le tangentent. Pour un colloque portant sur la défense intellectuelle et politique des valeurs démocratiques, ce choix s'impose de lui-même puisque le Congrès, dont la manifestation fondatrice prend place à Berlin en 1950^[1], a précisément été créé pour cet objectif. Il convient toutefois de rappeler que la période 1945-1960 est aujourd'hui très loin de nous : elle est saturée de haine et de propagande ; elle couvre la IV^e République dont les acteurs et les mécanismes nous sont devenus étrangers ; enfin, concernant plus particulièrement l'édition et la vie intellectuelle, Paris est encore une ville du XIX^e siècle et ce Paris-là a complètement disparu aujourd'hui. Il faudrait au minimum s'imprégner du climat de l'époque avant d'en faire l'histoire. Je me bornerai pour cette communication à un simple repérage à grands traits.

Revue

Preuves

Preuves est à Paris la revue publiée sous les auspices du Congrès pour la liberté de la culture. Après la réunion de juin 1950 à Berlin, une seconde réunion internationale est organisée à Bruxelles les 28 et 29 novembre dans la salle de conférence de la Confédération internationale des syndicats libres. La puissance invitante est Irving Brown, le représentant de l'American Federation of Labor en Europe, qui fait partie, en compagnie de Silone, Koestler, Rousset et Schmid, d'un comité exécutif défini à Berlin. Koestler n'est pas présent

* Directeur de recherche émérite (CNRS, Sciences-Po).

1. Pierre Grémion, « Berlin 1989-Berlin 1950. D'un anniversaire à l'autre », *Commentaire*, n° 131, automne 2010.

à Bruxelles. Rousset pas davantage^[2]. La réunion de Bruxelles a deux objectifs : discuter et voter les statuts d'une Ligue internationale pour la liberté de la culture ; examiner un ensemble de projets à mettre en œuvre dont un programme de publications. Le premier point va bientôt aboutir à une impasse car six mois plus tard l'option d'une ligue ou d'un mouvement en opposition frontale au mouvement des Partisans de la paix est définitivement enterrée^[3]. Le Congrès pour la liberté de la culture prend dès lors la forme d'une organisation fondée sur l'influence, un *soft power*, pour reprendre une définition forgée deux décennies plus tard, pour laquelle les publications sont un outil privilégié. À l'évidence cet arbitrage décisif a été rendu à un très haut niveau aux États-Unis.



1^{re} année, n° 1, mars 1951

relations avec Silone. Le lancement de *Der Monat* à Berlin, renouant avec la culture allemande non compromise avec le nazisme et s'inscrivant dans une volonté d'ouverture internationale, l'avait conduit à collaborer très vite à la revue de Melvin Lasky (c'est lui qui fera le compte rendu du *Kongress* dans ses colonnes). Le trio Brown, Bondy, Lasky est à la manœuvre pour conduire la réunion de Bruxelles. C'est Melvin Lasky qui a proposé le nom

Restent donc les publications. C'est de cette réunion de Bruxelles que date la préhistoire de *Preuves*. En effet, l'homme qui est la cheville ouvrière de la réunion n'est autre que François Bondy qui en deviendra une année plus tard le rédacteur en chef. Bondy est un journaliste suisse qui dès la préparation de Berlin a travaillé en étroite collaboration avec Irving Brown et Melvin Lasky, le rédacteur en chef de *Der Monat* qui a fait office de secrétaire général du *Kongress für Kulturelle Freiheit*. François Bondy a passé la guerre dans le milieu intellectuel zurichois tout en entretenant des

2. David Rousset est alors occupé par la mise sur pieds de la Conférence internationale contre le régime concentrationnaire. La CIRC est officiellement instituée les 20 et 21 octobre 1950 à Bruxelles.
 3. Il en subsistera en France une forme résiduelle avec une association, Les Amis de la Liberté, animée tout au long de la IV^e République par Jacques Enock.

de François Bondy comme directeur des publications de la nouvelle entité à créer. Dès juillet 1950 Bondy fait la navette entre Berlin et Paris pour créer un embryon de secrétariat dans la capitale française. Il se rend en Italie pour prendre des contacts. En Suisse François Bondy reste en relation avec Denis de Rougemont qui, en 1949, a organisé à Lausanne une grande conférence sur l'Europe de la culture (à laquelle assistait Lasky) et qui s'emploie parallèlement à créer un Centre européen de la culture à Genève⁴. Dans la salle de la CISEL, c'est Bondy qui présente le rapport d'activité sur ce qui a été accompli entre la réunion de Berlin et celle de Bruxelles. Il a confié à un de ses amis juriste, Pierre Loschak, le soin de préparer les statuts de la nouvelle Ligue internationale. C'est encore lui qui signe les invitations pour la conférence de presse finale. Enfin c'est un secrétariat international entièrement suisse, composé de Denis de Rougemont, François Lalive d'Épinay et François Bondy qui est mis en place et dont Irving Brown assure le financement de l'installation dans un grand hôtel parisien. C'est ce dispositif qui disparaît au printemps 1951 avec l'arrivée à Paris de Nicolas Nabokov et de Michaël Josselson pour constituer le tandem dirigeant d'un nouveau secrétariat international.

François Bondy pour sa part est arrivé à Bruxelles avec des projets en matière de publications, projets soumis à une commission présidée par Georges Altman et composée d'André Philip, Manès Sperber, Jeanne Hersch, Richard Lowenthal, Charles Plisnier, Alfred Dallin, Oscar Pollack, Guido Calogero et Pierre Corval. Manès Sperber y a présenté une communication sur une revue à créer. Sperber suggère en outre de publier un ouvrage intitulé *Le sens des mots*, une sorte de nouveau dictionnaire philosophique traduit en plusieurs langues et se présentant comme une anthologie des vérités interdites ou déformées. Dès son installation à Paris, François Bondy se soucie de publier des brochures en même temps qu'un organe de coordination baptisé *Preuves, Cahiers mensuels du Congrès pour la Liberté de la Culture*, dont le premier numéro sort en mars 1951. Parallèlement des discussions continuent, sur la base du rapport présenté par Sperber, pour la création d'une revue, mais il est difficile de trouver un accord entre toutes les parties prenantes, de sorte que c'est finalement *Preuves* qui en novembre de la même année se transforme pour devenir la revue attendue. Sur la face interne de la couverture un liminaire précisait :

« Fondés sous les auspices du Congrès pour la liberté de la culture, les cahiers mensuels *Preuves* entendent défendre et illustrer la liberté la plus gravement menacée dans notre siècle : celle de la réflexion critique et créatrice, rebelle aux propagandes et aux mots d'ordre partisans. Cette liberté, nos cahiers la défendent en apportant des *preuves* de l'oppression totalitaire partout où elle agit, camouflée ou brutale, au détriment de la culture. Ils l'illustrent en donnant la parole à des intellectuels de tendances très diverses, parlant en leur nom

4. Nicolas Stenger, *Les intellectuels et l'identité européenne en débat. Le parcours de Denis de Rougemont*. Thèse, Université de Genève et de Paris VIII, 2010.

personnel, donc à la fois libres et responsables : leurs témoignages fournissent autant de *preuves* de cet esprit critique qui est notre meilleure arme contre l'immense duperie de la pensée dirigée ».

Cette réitération insistante sur les harmoniques du mot « preuve », outre celles déclinées par le liminaire, reflétait aussi une volonté de rompre avec un certain style polémique à la française. Sans revenir sur la physionomie de la revue esquissée dans une anthologie réalisée voici plus de vingt ans^{5]}, on rappellera que jusqu'en 1953, *Preuves* est la seule revue publiée sous les auspices du Congrès de la liberté pour la culture. Elle reste alors fortement adossée à Berlin à la fois parce que François Bondy a pris modèle sur le *Monat* pour créer sa revue et parce que Berlin incarne un lieu de résistance à la poussée soviétique en même temps qu'un poste d'observation sur la soviétisation de l'Europe centrale. La situation change après 1952 avec l'arrivée d'un jeune essayiste polonais, Constantin Jelenski^{6]}, qui va renforcer les liens entre *Preuves* et *Kultura*, la grande revue de l'exil polonais, ce qui va faire de *Preuves*, à partir de 1955, une des revues françaises les plus attentives aux évolutions de l'Est européen.

Paru

L'excellente thèse de François Bordes^{7]} permet de faire le point sur cette revue oubliée dont trois collaborateurs, Jacques Carat, Michel Collinet et Aimé Patri deviendront des collaborateurs de *Preuves*. Carat en sera le secrétaire de rédaction, fonction qu'il occupait à *Paru* depuis 1947. La revue a été créée à Monaco en 1944 par Odette Pathé (la fille de Charles Pathé, qui épousera André Bouloche, un homme politique de premier plan à la SFIO). Après une interruption de quelques mois, la revue reparait en mai 1946. Odette Pathé en confie la direction à Yves Lévy venu du mouvement *Ceux de la Résistance*. En 1947 Aimé Patri lui succède. Odette Pathé a également créé une maison d'édition qui, publie toujours en cette même année 1947, la traduction d'*Animal farm* d'Orwell (le livre est paru deux ans avant en Grande-Bretagne) sous le titre *Des animaux partout*. François Bordes note que la revue fait converger une critique de gauche du stalinisme (Collinet, Lévy, Patri) et une ouverture aux livres et aux analyses anglaises et américaines traitant du communisme. À l'origine Odette Pathé avait l'idée de faire une sorte de *Reader's Digest* français et il en restera une politique de comptes rendus soutenue qui permet de faire une véritable chronique de l'entrée en Guerre froide à Paris. La direction d'Aimé Patri coïncide avec la rupture du tripartisme et dès lors les comptes-rendus d'ouvrages traitant du marxisme et du

5. *Preuves, une revue européenne à Paris*. Introduction de Pierre Grémion. Postface de François Bondy, Julliard-Commentaire, 1989.

6. Voir la notice de présentation de Krzysztof Pomian pour un texte de Jelenski dans *La Nouvelle Revue Française*, janvier 2008.

7. François Bordes, *Désespérer du faux. Histoire d'une critique du communisme soviétique: Michel Collinet, Kostas Papaïoannou et les anticommunistes de gauche en France de 1944 à 1972*, Thèse, Institut d'Études politiques de Paris, 2008.

communisme se multiplient. Collinet est actif dans cette politique. Parmi les autres signatures, on relève celles de Pierre Pascal et d'A. Rossi [l'un des pseudonymes d'Angelo Tasca]. *Paru* rend compte des documents publiés par le Département d'État américain sur le pacte germano-soviétique. En 1948, la revue publie une interview de David Rousset et, au début de 1950, elle consacre un numéro aux réactions à son appel de novembre 1949 dans *Le Figaro littéraire*. 1951 voit la création des cahiers *Preuves* par Bondy. La même année *Paru* annonce sa fusion avec *Monde Nouveau*.

Monde Nouveau et Monde Nouveau - Paru

Monde Nouveau avait été créé en 1945 par Pierre Chaillot, un jésuite à l'origine des *Cahiers du Témoignage chrétien*, lancé dans la clandestinité à Lyon en 1941. Plusieurs fédéralistes (Rougemont, Brugmans) figurent au comité de rédaction de *Monde Nouveau*. Une collection, «Communauté humaine», accompagne la revue. Peu après la fusion avec *Paru*, *Monde Nouveau-Paru* lance *Les Cahiers critiques du communisme* qui pendant leur brève existence (sept numéros) recenseront 80 auteurs. Nul doute qu'il y ait là un corpus intéressant à étudier. En 1952 Henri Frenay devient le rédacteur en chef de *Monde Nouveau-Paru*, désignation sans mystère au regard de l'ancrage fédéraliste de *Monde Nouveau* puisque Frenay est membre de l'Union européenne des fédéralistes⁸. Dans cette restructuration, Aimé Patri conserve la partie littéraire qui accueille les collaborations de François Bondy et de Jeanne Hersch. Nous sommes en pleine campagne pour ou contre la ratification du traité de Paris devant instituer une Communauté européenne de Défense. Patri et Collinet s'engagent contre le neutralisme et les neutralistes, en réunissant dans une brochure préfacée par Frenay et sous le titre *Le neutralisme et l'Europe*, plusieurs de leurs analyses publiées préalablement dans la revue. L'échec de la ratification du traité devant le Parlement français entraîne le retrait de Frenay et de Patri. Le titre disparaît trois ans plus tard.

Liberté de l'Esprit

Placée sous la protection du génie tutélaire et lointain d'André Malraux, *Liberté de l'Esprit* a pour rédacteur en chef Claude Mauriac qui était présent tant au *Kongress für Kulturelle Freiheit* de Berlin qu'à Bruxelles. *Liberté de l'Esprit* joue un peu le rôle de structure d'accueil du Congrès à Paris en 1950. La revue publie plusieurs des rapports présentés à Berlin dont celui de Raymond Aron⁹. De 1950 à 1953, Aron s'exprime dans *Liberté de l'Esprit* et non dans *Preuves*: pas moins de vingt articles dont certains sont de véritables études étendues sur deux livraisons qui couvrent à la fois la philosophie de l'histoire, les relations internatio-

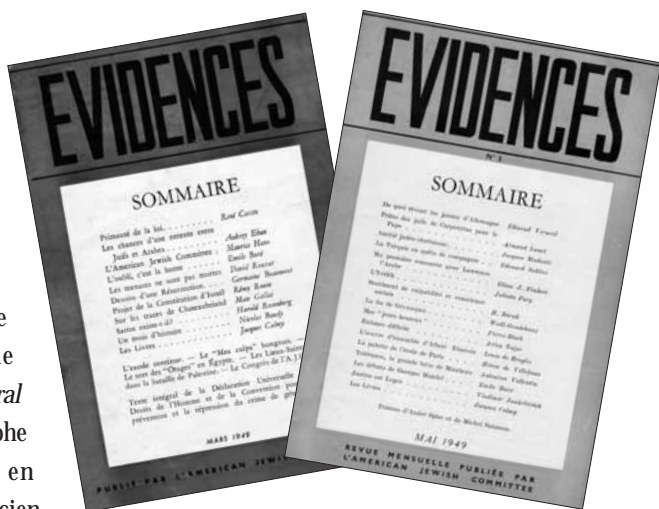
8. Robert Belot, Henri Frenay, *De la résistance à l'Europe*, Éditions du Seuil, 1985.

9. James Burnham, «La Paix pour la liberté», Raymond Aron, «Imposture de la neutralité», *Liberté de l'Esprit*, septembre 1950; Alfred Weber, «Nostra maxima culpa», Joseph Czapski «Pour les jeunes évadés de l'Est», *Liberté de l'Esprit*, novembre 1950.

nales, le Pacte Atlantique et les relations Est-Ouest. La revue reproduit son intervention «Séduction du totalitarisme et justification de la liberté» à la conférence organisée en 1952 à la Maison de la chimie par *les Amis de la liberté*. Plusieurs de ces textes seront repris dans *Polémiques*, un petit ouvrage qui sort la même année que *L'Opium des intellectuels*^[10]. Roger Caillois, Manès Sperber sont les collaborateurs réguliers de la revue de Claude Mauriac, tout comme René Tavernier. Tavernier était le créateur de *Confluences*, publié à Lyon pendant la guerre et qui avait tenté d'inscrire sa revue dans la ville capitale à la Libération mais sans succès. Il devait entrer ensuite au Secrétariat international du congrès. James Burnham est l'homme de référence de *Liberté de l'Esprit*. Il ne croit pas à la formule de gouvernement de troisième force et il soutient le RPF auquel Aron a adhéré; Aron qui l'édite est descendu chez lui lors de son premier voyage à Washington^[11]. *Liberté de l'Esprit* disparaît brutalement lors du tête-à-queue de la campagne contre la Communauté européenne de Défense.

Évidences

Encore une revue oubliée aujourd'hui, créée à Paris en 1949. *Évidences* se présente comme la revue européenne de langue française de l'*American Jewish Committee*, qui édite à New York *Commentary*, une revue partie prenante de l'*American Committee for Cultural Freedom* présidé par le philosophe Sidney Hook. Son rédacteur en chef, Nicolas Baudy, est un ancien communiste «boukharinien» qui a



N° 0, mars 1949 - N° 1, mai 1949

vécu en URSS et est devenu profondément antistalinien au moment des procès de Moscou. *Évidences* répercute à Paris les principales positions de l'*American Committee*, fer de lance de l'anticommunisme de gauche newyorkais. En dehors de ses romans et de l'animation de sa revue, Baudy publie sous un autre pseudonyme une brochure sur l'antisémitisme au moment du procès Slansky^[12] et un livre sur la jeunesse hongroise après la révolution de 1956^[13]. *Évidences* est sur la même ligne que *Preuves* et les collaborations croisées sont

10. Raymond Aron, *Polémiques*, Gallimard, 1955.

11. Raymond Aron, *Mémoires*, Julliard, 1983.

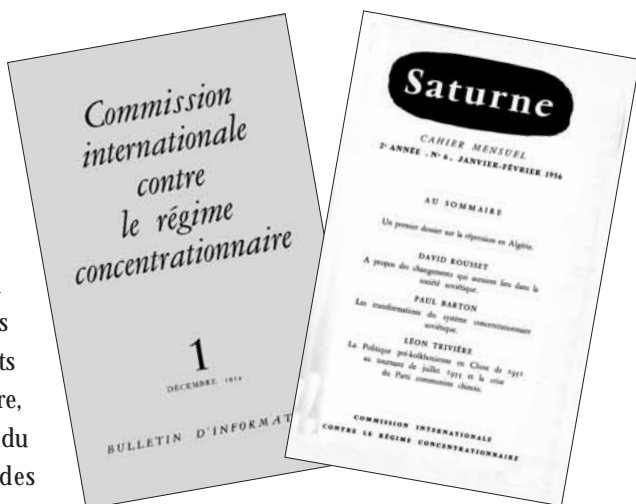
12. Louis Guerry, *L'antisémitisme stalinien*, Cahiers des Amis de la Liberté, 1953.

13. Nicolas Baudy, *Jeunesse d'octobre*, La Table Ronde, 1957.

nombreuses entre les deux revues: Barton, Bloch-Michel, Collinet, Jelenski, Luthy, Sperber. *Évidences* répercutait en outre les positions de l'American Federation of Labor tandis que Manès Sperber veillait au grain pour relever la moindre inclination prosoviétique dans le monde des organisations juives. Nicolas Baudy eût souhaité s'affranchir du cadre communautaire pour faire d'*Évidences* une revue généraliste sur le modèle de *Commentary* mais apparemment le succès ne fut pas au rendez-vous.

Saturne

Saturne est la revue de David Rousset qui prend la suite du *Bulletin de la Commission internationale contre le régime concentrationnaire*. Rousset est assurément une des figures de premier plan du Paris de la guerre froide sous la IV^e République de par ses écrits sur l'univers concentrationnaire, sa participation au lancement du RDR, son appel au secours des déportés des camps soviétiques en novembre 1949, le procès qu'il intente



N° 1, décembre 1949 - N° 6, janvier-février 1956

aux *Lettres Françaises*, la mise en place de la CICRC (dont il devient le vice-président). Rendre compte de l'histoire de la Commission internationale contre le régime concentrationnaire suppose de la ré-encastrier dans un ensemble plus vaste incluant les associations de déportés^[14] et les scissions qu'entraîne son initiative, la Confédération internationale des syndicats libres, le Bureau international du travail. C'est une recherche nécessaire qui fait encore défaut aujourd'hui. Rappelons tout d'abord que la Commission était domiciliée en Belgique et que six anciens déportés français y participaient: Alfred-Serge Balachowsky, Edmond Debeaumarché, Louis Martin-Chauffier, Rémy Roure, David Rousset, Germaine Tillion^[15]. La CICRC procédait à des enquêtes en utilisant la voie diplomatique pour solliciter des gouvernements l'autorisation d'enquêter dans leurs pays. L'URSS ayant refusé d'accueillir la CICRC, celle-ci organisa un procès public à Bruxelles (20 mai-21 juin 1951). Ce procès comme toutes les enquêtes réalisées firent l'objet de publications. En 1954 la

14. Olivier Wieviorka, *La mémoire désunie. Le souvenir des années sombres de la Libération à nos jours*, Le Seuil, 2010.

15. La CICRC réunissait des représentants d'Allemagne, de Belgique, du Danemark, d'Espagne, de Hollande, de Norvège et de Sarre.

Commission décide d'éditer un bulletin qui prend le titre de *Saturne* à partir du n° 6 (janvier-février 1951). Mensuel, *Saturne* s'arrête avec le numéro 16 (décembre 1957). L'ensemble (c'est-à-dire le *Bulletin* puis *Saturne*) fut ensuite relié en deux volumes. Le titre se référait au récit d'Hésiode selon lequel dans les anciens âges les hommes vivaient libres et heureux sous le règne de Saturne, avant de citer Virgile: «*Magnus ab integro sæculorum nascitur ordo... redeunt saturnia regna*».

L'analyse des 2000 pages et plus de la revue, imprimée sur papier bible, n'a de sens qu'en référence à l'action et aux travaux de la CICRC. Le numéro de décembre 1957 permet de faire une radiographie sommaire des collaborateurs à partir de la table des matières générale. Sur 66 articles recensés, 44 ont été rédigés par des membres associés ou proches de la CICRC, à commencer par David Rousset lui-même, Théo Bernard et Gérard Rosenthal. Si Germaine Tillion ne collabore pas à *Saturne*, Louis Martin-Chauffier y écrit régulièrement tout au long de l'année 1957 sur les conséquences du soulèvement hongrois («L'insurrection hongroise et la répression soviétique ont fait, comme l'occupation de 1940, le partage des eaux entre les intellectuels français») et publie son journal de voyage en Algérie, en marge de la commission d'enquête à laquelle participe Germaine Tillion. Mais dans ce sous-ensemble se détache avant tout le nom de Paul Barton qui rédigera 25 contributions soit près du tiers des articles publiés dans la revue. Barton est le pseudonyme d'un intellectuel tchèque, Jiri Veltrusky, qui a passé la frontière après le Coup de Prague. Il sera recruté par Rousset en 1955 (après que celui-ci ait édité un de ses livres sur la Tchécoslovaquie^[16]) pour se consacrer à un ouvrage d'ensemble sur l'institution concentrationnaire en URSS. Parmi les collaborateurs de *Saturne* extérieurs à la CICRC, on trouve Constantin Jelenski et Branko Lazitch. Enfin la revue de David Rousset publie durant sa brève existence 16 articles consacrés à la Chine (deux signatures ici: Pierre Montader et Léon Trivière). C'est là une véritable originalité.

Le Contrat social

La revue de Boris Souvarine est bien connue grâce à la biographie de Jean-Louis Panné^[17] et à François Bordes qui lui consacre un chapitre entier de sa thèse^[18]. Je rappellerai simplement que le n° 1 sort en mars 1957, que la revue paraissait tous les deux mois, et qu'elle s'arrête en 1968. *Le Contrat social* bénéficiait d'un financement américain et fut lancé après l'échec d'une édition française de *Problems of Communism*. On retrouve dans *Le Contrat social* des signatures communes à *Preuves*: Aron, Sperber, Caillois, Jouvenel, Collinet, Patri,

16. Paul Barton et Albert Weil, *Salariat et contrainte en Tchécoslovaquie*, Marcel Rivière, 1954. David Rousset dirigeait une collection aux éditions Marcel Rivière.

17. Jean-Louis Panné, *Boris Souvarine, le premier désenchanté du communisme*, Robert Laffont, 1993.

18. «Un foyer de la critique intellectuelle du communisme et du marxisme, *Le Contrat social* (1957-1968)», François Bordes, *op. cit.*, chap. VIII.



N° 1, mars 1957

jeune philosophe, Kostas Papaïoannou, chargé de recherches au CNRS depuis 1963, qui, tout en collaborant à *Preuves* et à *Diogène*, s'exprime de manière privilégiée dans *le Contrat Social*. Il y publie, dès 1961, un article, « L'idéologie froide », qui deviendra un livre quelques années plus tard¹⁹. Il existe à Paris un cercle intellectuel souvarinien qui entretient la mémoire du *Contrat social*. Rien de tel avec Rousset. Ajoutons que David Rousset, de son vivant, n'était pas homme à faciliter et à encourager les travaux historiques sur ses interventions et ses réalisations.

Les Cahiers Reconstruction

Lancés en janvier 1945 sous la forme d'un petit bulletin de quelques pages intitulé *Études* par Paul Vignaux qui en est au départ le principal rédacteur, les *Cahiers Reconstruction*²⁰ vont bientôt acquérir le statut d'une véritable revue. Outre qu'ils sont un parfait exemple de défense intellectuelle et politique des valeurs démocratiques pendant la Guerre froide, les *Cahiers Reconstruction* tangentent, par plusieurs de leurs points d'ancrage intellectuels et syndicaux, certains des milieux agrégés par le Congrès pour la liberté de la culture de part et d'autre de l'Atlantique.

Spécialiste en philosophie médiévale, enseignant à l'École pratique des Hautes Études, créateur du Syndicat général de l'Éducation nationale (SGEN), Paul Vignaux part aux États-

19. Kostas Papaïoannou, *L'idéologie froide*, Jean-Jacques Pauvert, 1967.

20. C'est en 1948 qu'est créée *Reconstruction*, association de recherche et d'éducation populaire publiant un bulletin périodique succédant à *Études*. En 1954, les *Cahiers Reconstruction* passent à l'impression et portent en sous-titre « Pour une culture sociale, pour un socialisme démocratique ». Le comité de rédaction est alors formé de Pierre Açoerry, Albert Detraz, Marcel Gonin, Paul Vignaux. Nouveau départ en 1959 avec la V^e République ; les deux termes du sous-titre sont alors inversés : « Pour un socialisme démocratique » passant en premier tandis que le comité de rédaction est élargi à quatre nouveaux membres, dont Jacques Julliard.

Unis en 1941 muni d'une lettre de Léon Jouhaux à Walter Green, le président de l'AFL^[21]. À partir de 1942, il participe au *Labor Committee for International Affairs* animé par David Dubinsky avec lequel il restera en contact après la guerre et dont il fera une présentation informelle et chaleureuse pour le groupe *Reconstruction*: «Nos camarades connaissent les noms et l'action du syndicaliste américain David Dubinsky: le leader de la fédération du vêtement pour dames qu'il ramènera du CIO à la Fédération américaine du Travail (AFL) n'a pas seulement construit une organisation modèle notamment par sa capacité économique (cf notre étude décembre 1946); il ne joue pas seulement un rôle de première importance dans l'action politique du syndicalisme américain, spécialement à New York, il est notamment le trésorier du Comité ouvrier juif (cf. notre bulletin d'octobre 1949) un des principaux animateurs de l'action internationale de l'AFL; il a été à Londres au premier rang des hommes qui ont agi [...] pour résoudre les difficultés relatives à l'adhésion des centrales syndicales chrétiennes d'Europe à la CISL».

Ce souci de placer la réflexion et l'action syndicale dans une perspective internationale est confirmée par la création, dès la première année de mise en place du groupe *Reconstruction*, d'un *Comité ouvrier d'information internationale* et par un voyage de Vignaux aux États-Unis pour le congrès de l'AFL. Quant au terme de «*Reconstruction*», qui inspire le groupe du même nom (dès avant l'adoption de la forme juridique associative) il ne prend son sens lui aussi que par rapport à une vision internationale parfaitement définie dans un des premiers numéros d'*Études*: «Dans le monde d'aujourd'hui, et pas seulement en Amérique, on éprouvera la confiance et même le respect pour nous dans la mesure où nous serons capables de nous reconstruire, c'est-à-dire de nous moderniser».

En 1949, année où une délégation du *Jewish Labor Committee* fait une tournée en Europe et rencontre Paul Vignaux, se tient à Paris une journée internationale de résistance à la dictature et à la guerre (30 avril) qui avait été préparée par un voyage aux États-Unis de Georges Altman, Daniel Benedicte et David Rousset et qui comportait deux volets: un rassemblement intellectuel en Sorbonne et un meeting au Vel d'Hiv. Le groupe *Reconstruction*, dûment mandaté, participe aux deux manifestations.

Troisième point d'ancrage avec les démocrates américains: les relations avec l'ADA (*Americans for Democratic Action*). Ce groupe intellectuel avait été lancé en 1947 et Vignaux prendra contact avec lui lors de son voyage outre Atlantique de 1949. *Reconstruction* présentera ces «liberals» réunis autour de ADA comme un groupe de gauche

21. Jean Lecuir, «Paul Vignaux à Toulouse: le départ vers les USA en juin 1941» in *Paul Vignaux, philosophe et citoyen*. École pratique des Hautes Études, à paraître; Laurent Jeanpierre, «Paul Vignaux inspirateur de la "Deuxième gauche": Récit d'un exil français aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale», *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, année 2000, vol. 60, numéro 60; Emmanuelle Loyer, *Paris à New York. Intellectuels et artistes français en exil 1940-1947*, Grasset, 2005.

ayant refusé de se joindre aux progressistes communistes qui soutenaient la candidature d'H. Wallace à la présidence de l'Union. Les relations avec ADA avaient pour Paul Vignaux un prolongement intellectuel et théologique avec la consonance de l'œuvre de Reinhold Nieburg^[22], pasteur luthérien, une des figures de référence de l'ADA et qui succéda à John Dewey comme président d'honneur du Congrès pour la liberté de la culture.

Dès les premiers numéros d'*Études*, Paul Vignaux incite les militants à lire les articles de Raymond Aron dans *Combat*. La ligne affichée est celle d'un double refus: refus de l'emprise du Parti communiste sur le mouvement syndical et refus du progressisme chrétien. Le modèle proposé est celui de partis politiques «à l'anglo-saxonne» en opposition au parti totalitaire – ou «mystique» écrit encore Vignaud. Outre un comité d'information internationale, le groupe Reconstruction s'appuie sur un centre d'études pour un syndicalisme d'industrie, puis en 1950 jette les bases d'un groupe politique. Pendant deux décennies, *Reconstruction* incarnera un centre de formation et de rencontre entre intellectuels, militants et hauts fonctionnaires, en faisant intervenir des hommes comme Jean Laloy, Jean-Marie Soutou, Bernard Cazes, Pierre Uri, François Fejtö, Henri-Irénée Marrou, Jacques Delors ou John Kenneth Galbraith.

Maisons d'éditions

Calmann-Lévy



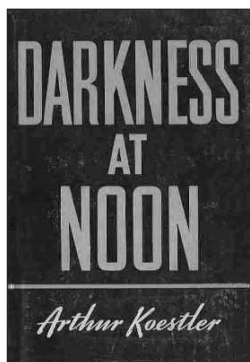
Les héritiers qui ont passé la guerre à Londres (la maison a été aryanisée en 1942) ramènent un auteur de la capitale du Royaume-Uni, Arthur Koestler^[23]. La maison Calmann-Lévy est d'abord l'éditeur du *Zéro et l'infini* publié à Paris dès 1945. La remarquable biographie que Michaël Scammell vient de consacrer à Koestler^[24] permet de mettre de manière nouvelle le livre en perspective. C'est en 1938 qu'Arthur Koestler a démissionné de l'association des écrivains communistes allemands (tout en demandant que cette démission ne soit pas rendue publique) et en août 1939 qu'il commence à écrire un nouveau roman intitulé *The vicious circle* selon les termes du contrat qu'il a passé

22. Richard Wightman Fox, *Reinhold Niebur: A biography*, Harper and Row, 1985.

23. Jean-Yves Mollier, « Calmann-Lévy », in *Dictionnaire des intellectuels français*, Jacques Julliard et Michel Winock éd. Le Seuil, 1996.

24. Michael Scammell, Koestler. *The literary and political Odyssey of a twentieth century skeptic*, New-York, Random House, 2004.

avec son éditeur anglais. L'écriture épouse un parcours chaotique, haletant, entre Roquebrune dans le Var, le camp du Vernet (où Koestler est détenu un temps) et un appartement du XV^e arrondissement à Paris. Koestler écrit en allemand et la jeune Anglaise qui partage alors sa vie, Daphne Hardy, traduit au fur et à mesure le manuscrit en anglais. La traduction anglaise est expédiée à Londres le 10 mai 1940 peu avant l'entrée des troupes allemandes à Paris (l'original allemand est perdu). Daphne Hardy regagne l'Angleterre tandis que Koestler entame un long périple qui le conduit à Marseille, au Maroc, puis à Lisbonne. Pour les services de renseignement britanniques, il est toujours un agent communiste et donc indésirable en Grande-Bretagne. Par un subterfuge Koestler parviendra cependant à gagner Southampton. Il est alors immédiatement conduit en prison (avant d'être élargi quelques semaines plus tard et incorporé dans l'armée) et c'est pendant ce séjour en prison que le livre sort sous le titre *Darkness at noon*. Daphne Hardy, sans contact avec Koestler depuis plusieurs mois, a assuré la liaison avec l'éditeur et c'est elle qui a proposé le titre (tiré d'un verset du livre de Job) sous lequel le livre va entamer une carrière internationale exceptionnelle. *Le Zéro et l'infini* est nourri à la fois des procès de Moscou et de son expérience de plusieurs mois d'emprisonnement à Séville. L'Union soviétique n'est jamais nommée alors même que le personnage de Roubachov est un mélange de Trotsky, Boukharine et Radek. Le problème de la loyauté au Parti et de l'aveu est au cœur de cette longue confession dostoïevskienne. Jamais plus Koestler n'atteindra pareille réussite dans son œuvre romanesque ; c'est au demeurant le roman qui demeure dans la conscience collective (tout au moins en France).



1^{re} édition américaine

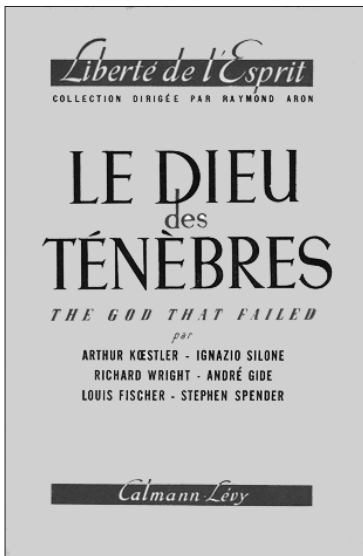
Darkness at noon sort dans l'hiver 1940-1941 à Londres et ne rencontre qu'un succès moyen. Aux États-Unis au contraire le succès est énorme. Pour la France, Scammel donne le chiffre de 500 000 exemplaires vendus dans les années suivant la parution. À noter que les autorités britanniques dans leur zone d'occupation en Allemagne retiendront l'autorisation de (re)traduction jusqu'en 1949 pour ne pas froisser les Soviétiques (en Allemagne l'agent littéraire de Koestler n'est autre que Margarete Buber-Neumann).

On retrouve Koestler à l'origine d'un autre livre caractéristique de l'après-guerre, *Le Dieu des Ténèbres*, publié également chez Calmann-Lévy, quelques mois après sa sortie en Grande-Bretagne sous le titre *The God that failed*²⁵. L'idée du projet discuté avec Richard Crossman (dont Koestler avait

25. *Le Dieu des Ténèbres* (The God that failed) par Arthur Koestler, Ignazio Silone, Richard Wright, André Gide, Louis Fischer, Stephen Spender. Introduction de Richard Crossman. Postface de Raymond Aron, Calmann-Lévy, 1950.

fait la connaissance en 1942 alors que Crossman réorganisait les programmes de la BBC en direction de l'Allemagne nazie) part d'un diagnostic : les travaillistes, qui viennent d'accéder au pouvoir, sont aveugles sur la vraie nature de l'URSS. Koestler suggère de donner la parole à d'anciens communistes désillusionnés. Crossman reprend la balle au bond et s'emploie à réunir six témoignages d'écrivains qui avaient perdu confiance dans la démocratie et s'étaient montrés prêts à sacrifier « les libertés bourgeoises » pour abattre le fascisme. Dans le texte autobiographique qu'il donne au volume, Arthur Koestler brosse un tableau puissant de l'engouement pour le communisme dans les années 1930 (la « *pink decade* ») : « Les étoiles de cette aube traîtresse étaient Barbusse et Romain Rolland, Gide et Malraux en France ; Piscator, Becher, Prenn, Brecht, Eisler et Seghers en Allemagne ; Auden, Isherwood et Spender en Angleterre ; Dos Passos, Upton Sinclair et Steinbeck aux États-Unis. L'atmosphère culturelle était saturée de congrès d'écrivains progressistes, de théâtres expérimentaux, de comités pour la paix et contre le fascisme, de sociétés de relations culturelles avec l'URSS, de films et de revues d'avant-garde soviétique : tout se passait comme si le monde occidental, révolté par les suites de la guerre, fouetté par l'inflation, la crise, le chômage et l'absence de toute foi digne d'être vécue se montrait enfin disposé à « se débarrasser de tout son solennel fatras » (Auden) (p. 26).

Le livre est très vite traduit pour le public français (il est mis en librairie en mai 1950) avec une post-face substantielle de Raymond Aron dans laquelle il développait plusieurs thèmes qu'il reprendra : le marxisme joue un rôle négligeable dans l'adhésion des intellectuels au communisme ; pris au sérieux, le bolchevisme a pour intérêt de supprimer tout cas de conscience ; le communisme combine deux dimensions fascinantes : le parti de masse et la conspiration.



Les éditions Calmann-Lévy accueillent également la collection de Raymond Aron *Liberté de l'Esprit*, qui démarre pratiquement au moment où de son côté Paul Vignaux lance le groupe Reconstruction. Ce n'est pas tant le fait que les deux hommes aient été condisciples à l'École normale supérieure qui incline à ce rapprochement, mais le fait que les deux initiatives ont un point commun : une volonté d'ouverture internationale pour penser l'après-guerre française. La collection publie cinq ouvrages de James Burnham, à commencer par *L'ère des organisateurs* (préfacé par Léon Blum) en 1947 et *Contenir ou libérer* (avec une postface d'Aron) en 1953. Aron publie George Kennan (*La*

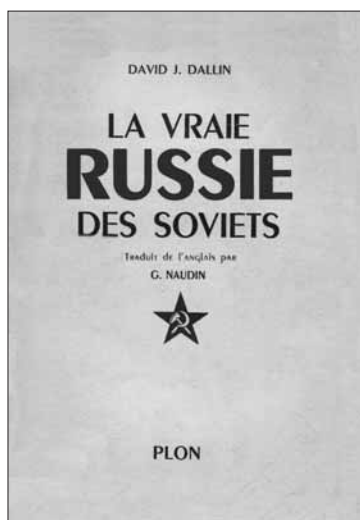
Diplomatie américaine), qui devient son partenaire dans les débats transatlantiques lorsque la stratégie du *containment* l'emporte sur le *rollback*. La collection accueille *Le Dieu des Ténèbres* et publie en outre deux ouvrages de Koestler dont celui sur *La peine capitale*, co-écrit avec Camus. *Liberté de l'Esprit* publie trois ouvrages de Bertram Wolfe (*La jeunesse de Lénine*, *Lénine et Trotsky* et *Lénine, Trotsky, Staline*), Manès Sperber (*Le Talon d'Achille*), Richard Wright (*Bandoeng*), etc. En 1948, Raymond Aron a publié *La Tragédie du marxisme* de Michel Collinet. Il publie en outre Henri Brunschwig (*La colonisation française*), Herbert Luthy (*À l'heure de son clocher*), Jules Isaac (*Genèse de l'antisémitisme*), Léon Poliakov (*Bréviaire de la haine* et *Histoire de l'antisémitisme*). Naturellement la collection accueille les ouvrages de Raymond Aron, dont *L'Opium des intellectuels* en 1955.

Cette activité éditoriale renvoie à un milieu intellectuel où se croisent Malraux, Aron, Sperber, Koestler. Aron et Sperber ont été membres du cabinet d'André Malraux au moment du gouvernement provisoire. Sperber est conseiller littéraire chez Calmann-Lévy. Koestler un auteur phare de la maison qui publie toute son œuvre (à l'exception notable de *Le Yogi et le commissaire* publié chez Charlot, l'éditeur d'Albert Camus). Arthur Koestler a fait une tournée triomphale aux États-Unis en 1948. En 1949, il achète une maison en Seine-et-Marne et Michaël Scammel montre bien dans son livre que cette maison de Fontaine-le-Port devient un carrefour intellectuel. Sidney Hook, Franz Borkenau, Manès Sperber, Melvin Lasky s'y réunissent pour préparer le *Kongress für Kulturelle Freiheit* de 1950. Aron, Altman, Rousset, Sperber encore s'y retrouvent à plusieurs reprises.

Plon

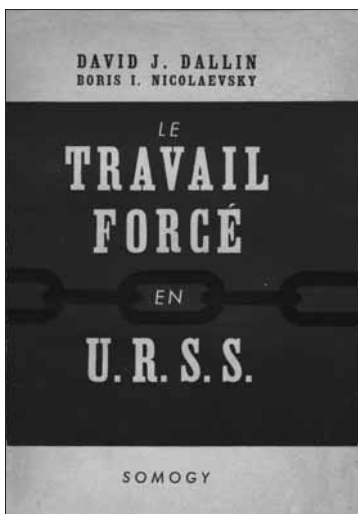
Cette maison d'édition a un profil différent de celui de Calmann-Lévy puisqu'elle a des origines d'Action Française. Le milieu intellectuel qu'elle agrège reste à explorer. Quelques indications fragmentaires : c'est Philippe Ariès qui joue les médiateurs pour la publication de *Terre inhumaine* de Joseph Czapski ; Gabriel Marcel préface *Mon ami Vassia* de Jean Rounault. Un personnage à restituer pour l'histoire de la maison est Charles Orenge qui en devient le directeur littéraire au lendemain de la guerre et le restera jusqu'en 1962.

Dès 1948, les éditions Plon mettent à la disposition du public français la traduction de



La vraie Russie des soviets. Deux initiatives caractériseront l'intervention de la maison Plon dans la guerre froide : la collection «Les documents de Tribune libre» et la diffusion des «Îles d'or».

Les documents de Tribune libre: sous ce chapeau sont publiés des ouvrages, souvent volumineux, extrêmement bien documentés sur la réalité soviétique. Entre 1957 et 1960, Plon publie quatre documents essentiels. C'est tout d'abord en 1957 *La révolution Hongroise. Histoire du soulèvement d'octobre*, puis l'année suivante *La vérité sur l'affaire Nagy. Les faits, les documents, les témoignages internationaux*. Ces deux livres blancs ont été réalisés avec le concours du Congrès pour la liberté de la culture. Ils sont préfacés et postfacés par des auteurs prestigieux : Aron pour le premier, Camus pour le second. C'est dans cette préface que Raymond Aron proposera de caractériser la révolution hongroise comme première révolution antitotalitaire. François Fejtő donnera une postface à *L'Affaire Nagy*. 1959 voit la publication du gros travail de Barton sur *L'institution concentrationnaire en Russie* : près de 400 pages, une



centaine de pages d'annexes et une bibliographie de plus de 200 titres. Ce dossier est introduit par un texte de David Rousset, «Le sens de notre combat», qui présente l'ouvrage comme l'aboutissement de huit années d'efforts de la CICRC ; un ouvrage qui se veut plus complet précise Rousset que *Le Travail forcé en U.R.S.S.* de David Dallin et Boris Nicolaevski (traduit en français en 1949). Quatrième ouvrage publié dans cette collection, *Les Juifs et l'antisémitisme dans les pays communistes* de François Fejtő. On y retrouve, comme dans les autres, la même combinaison d'analyses et d'apports de documents de première main.

Les Îles d'or. Plon apparaît également comme le diffuseur d'une collection et/ou d'une maison d'édition (le statut est imprécis) qui ne comporte aucune raison sociale à l'exception de la mention «Paris – Les Îles d'or – diffusé par Plon». Réalisation emblématique de la Guerre froide dont je n'ai réussi à identifier ni l'origine ni le mode de fonctionnement. Dans sa thèse François Bordes fait des Îles d'or une maison d'édition qui aurait succédé à la maison Self qui s'était spécialisée dans la critique du communisme. Pas plus qu'on en connaît vraiment l'origine (mais il y a de fortes raisons de penser qu'il y a de l'argent américain en arrière-plan) on ne connaît le catalogue complet des Îles d'or. C'est au hasard des trouvailles du marché Brancion que l'on peut se faire progressivement une idée de l'entreprise. Une entreprise caractérisée par un grand éclectisme puisqu'on trouve au catalogue aussi bien l'amiral Auphan que Julian Gorkin. Au delà de cet éclectisme on

voit se dessiner quelques lignes directrices. Les Îles d'or publient Ciliga et Czapski ; Lucien Laurat et Angelo Tasca sont très présents au catalogue. Les Îles d'or publient également beaucoup d'auteurs et de travaux américains : Alex Inkeles, Zbigniew Brzezinski, Leonard Shapiro. C'est ainsi que je suis tombé par hasard un jour sur un ouvrage de Georges Pistorius, *Destin de la culture française dans une démocratie populaire*, portant sur la Tchécoslovaquie entre 1948 et 1956. Il s'agit d'une enquête très précise et très remarquable sur l'écrasement des institutions créées sous la I^{re} République et sur la substitution et l'imposition idéologique brutale de la culture progressiste à Prague. Combinant rigueur et simplicité dans la méthode, ce livre a traversé sans dommage les années et nous parle aujourd'hui encore comme au premier jour.